

# LANZA DEL VASTO

## DE LA

# BOMBE

LE PROBLÈME DE LA BOMBE  
ou : DÉSINTÉGRATION LOGIQUE

La Physique enseigne que la désintégration nucléaire est un travail de réactions en chaîne. Le problème atomique, de même, provoque des réactions en chaîne dans l'intégrité de la raison et de la volonté humaines et produit chez les nations une maladie mentale qui s'attaque au noyau même des facultés propres à le résoudre.

Chaque pièce de la bombe est une merveille de logique, de savoir, de sagacité, de prévoyance, d'invention, d'adresse constructive : le tout aboutit à une explosion insensée et désastreuse.

De même, chacun des mobiles qui ont amené à sa construction se montre irrésistible, chacun des arguments qui défendent sa nécessité, irréfutable ; l'absurdité n'éclate que dans la conclusion.

Il est vain de crier que l'accumulation de ces engins est un danger mortel et un crime stupide, si l'on ne reconnaît pas l'enchaînement impeccable de réactions normales, de raisons traditionnelles, de soucis de prudence, qui poussent les hommes à cette extrémité.

C'est un traquenard logique, c'est un tour du Diable. Les plus « malins » courent s'y faire prendre.

Il est sans doute imprudent de ne pouvoir opposer aux puissances voisines qu'un armement inférieur. C'est même probablement plus imprudent que de n'être pas armé du tout.

Quoi de plus raisonnable que d'essayer de rattraper le retard, si par malheur on s'est laissé devancer ?

Mais ceux que nous aurons rattrapés ne voudront pas perdre leur avance, ceux que nous avons devancés voudront nous rattraper, quoi de plus raisonnable ?

Quoi de plus raisonnable que de se dire : si je possède l'arme absolue, le voisin frappé de terreur réfléchira et je serai à l'abri de son attaque ou débarrassé de sa résistance ?

Il réfléchira, certes, mais à quoi, sinon aux moyens de se la procurer aussi pour les mêmes raisons ?

Oui, mais quoi de plus raisonnable que de se pourvoir de part et d'autre d'« armes de dissuasion », comme disent dans leur langage excessivement suave nos stratèges et nos politiques ? Ils parlent aussi d'*équilibre de la terreur* et fondent là-dessus notre sécurité.

Ainsi donc nos économistes si précis et stricts à la dépense, nos financiers si attentifs au gain, nos techniciens si férus de rendement, nos hommes d'état toujours tremblants de trouver le budget en déficit, ne mettent dans cette entreprise tant de millions et de milliards qu'à seule fin de la rendre inutile ? Quoi de plus raisonnable, n'est-ce pas ?

C'est l'« équilibre de la terreur » qui nous fournit la dernière chance de la paix, n'est-ce pas ? Mais parler d'équilibre de la terreur, c'est comme évoquer la rondeur du carré ou la blancheur du noir.

Il est écrit que « la crainte est le commencement de la sagesse », c'est vrai, oui, la crainte de se tromper par exemple, ou la crainte d'offenser le prochain, la crainte de Dieu, oui. Mais la terreur est la racine des plus obscures folies.

Vu qu'à cette arme sans défense, il n'est d'autre parade que d'opposer la peur de sa pareille, chacun pense se protéger en se faisant menaçant, et plus il menace, plus il est menacé. C'est un cercle vicieux, un tourbillon aspirant qui ne laisse d'autre issue que la mort.

Chaque puissance qui entre dans le tourbillon entraîne une chaîne d'autres à y entrer, à commencer par celle qu'il lui répugne le plus de voir faire irruption dans son orbite : sa pire ennemie. Et plus augmente le nombre des nations nanties du privilège de faire éclater la terre, plus se multiplient les risques.

Que sur une fausse nouvelle, sur un malentendu, la panique s'empare du peuple voisin ou d'un chef d'état un peu nerveux, qu'il s'imagine fortement qu'avant minuit nous allons l'attaquer par surprise, ne tentera-t-il pas de nous frapper le premier, et de nous anéantir d'un coup ?

Mais si les belligérants résistent à la tentation du premier moment, résisteront-ils à celle du dernier ? Est-il impossible que celui des deux qui se voit perdu jette dans un accès de rage désespérée son suprême atout ? Peut-on douter un moment que Hitler, à l'heure où dans son souterrain il se tirait à la tempe et se livrait aux flammes, se fût privé de la sombre joie d'entraîner le monde entier dans sa chute ?

Naguère un ministre britannique de la Défense Nationale déclarait sans ambages qu'à une attaque nucléaire il n'y a pas de défense possible. La seule assurance qu'il pouvait donner à la nation, c'était qu'un dispositif automatique rendrait aussitôt à l'adversaire mesure pour mesure. Il concluait cet historique discours en remerciant la population de prendre si bien la chose.

Il y avait de quoi ! car si je devais mourir pulvérisé, je ne sais si cette vengeance posthume sur des millions d'innocents me consolera.

Encore une fois, direz-vous, il ne s'agit pas de vengeance, mais de protection : l'ennemi, sachant qu'il ne peut échapper à la riposte même s'il nous anéantissait, se gardera de nous attaquer et les innocents seront à l'abri de part et d'autre.

Je n'en suis pas si sûr. Si la riposte dépend d'un mécanisme délicat et de déclenchement immédiat et facile, cet appareil doit être sans cesse sous la surveillance de quelques techniciens. Admettons que notre ennemi ait soudoyé l'un d'eux pour couper les fils de transmission, le voilà sûr (à tort ou à raison) que la riposte ne viendra pas et toute la malice et l'astuce de notre formidable équipement seront vaines et dérisoires.

Il se peut aussi que le déclenchement se fasse sans malice, sans astuce et sans trahison, par simple incident technique. Il se peut encore qu'un léger dérèglement de la mécanique nous fasse taper sur un voisin paisible, sur notre allié ou sur nous-mêmes.

Gribouille est cet idiot de village qui, pour se protéger de la pluie, se mettait dans la mare aux canards. Gribouille était un précurseur. C'est le maître à penser de nos stratèges, de nos politiques, de nos vaillants défenseurs, de nos dirigeants avancés.

Mais quoi qu'on puisse attendre et craindre de la terreur le jour où elle tombera sur les peuples, et des folles gesticulations qu'elle provoquera, rien n'est plus alarmant aujourd'hui que le manque total de peur, l'indifférence et l'insensibilité générales.

« De même, aux jours de Noé, dit Jesus, les gens trafiquaient, se mariaient et se donnaient des fêtes, et le filet des grandes eaux vint sur eux qui les emporta tous. »

« Prophète, ne prophétise pas, crient-ils comme à Isaïe, voyant, ne vois pas : dis-nous plutôt des choses agréables ! »

On regarde en bâillant les images d'Hiroshima, car le Japon est si loin ! Les suppliants appels d'Einstein et de Schweitzer font hausser les épaules : qu'y faire ?

Le mieux à faire, c'est de n'y pas penser, allons nous amuser bien vite !

Entre autres amusements, applaudissons, bouche ouverte et nez en l'air, aux fusées contre le ciel, admirons la sagesse de ceux qui rêvent d'habiter la lune après avoir rendu la terre inhabitable. Espérons de la science et de la technique qu'elles nous fabriqueront d'excellents légumes, prévoyant l'heure où elles auront empoisonné tout ce que la terre produit de si grossière et primitive façon.

Écoutons le politique avisé qui nous enseigne que plus on aura de bombes en réserve, plus on aura de paix.

Écoutons avec confiance le savant de service dont la fonction consiste à démontrer que « toutes précautions ont été prises pour préserver les populations » ; et surtout le théologien qui explique que tout cela est orthodoxe, qu'on ne trouve dans saint Thomas aucun argument qui s'oppose à l'armement nucléaire et qu'il serait imprudent d'avancer des objections à la doctrine de la « guerre juste ».

En fait, elle est tellement juste, la guerre, qu'elle l'est doublement : elle l'est des deux côtés !

Et dans le doute, abstiens-toi, soldat, abstiens-toi de penser et tape !

*Alors une nation se lèvera contre l'autre... Ce sera le commencement des douleurs... (Matth. 24, 7-8)*

Lorsque l'éclatement se fit à Hiroshima, ce fut une éblouissante clarté et tout le centre de la ville fut soufflé en un éclair.

Il se leva de la ville un vent si violent qu'il déshabilla les survivants. Les femmes qui portaient des kimonos se retrouvèrent nues avec les dessins de l'étoffe imprimés sur leur chair, décorée de brûlures. Le vent mitrailla les corps de piqûres de feu. Des centaines de milliers furent engloutis en un instant, d'autres mirent des dizaines d'années à se consumer. Pour échapper au sol chauffé comme la plaque d'un four, quelques-uns se jetèrent dans le fleuve, mais l'eau du fleuve bouillait.

*Les hommes sécheront de terreur à cause du bruit de la mer et des flots... (Luc 21, 2-5).*

Les 500.000 tonnes d'acide nitrique que produit une bombe H, les deux millions de tonnes de poussières qu'elle soulève, interceptent la lumière du soleil. Un millier d'entre elles le cacheraient pour toujours et ferait de la terre un astre mort.

*Et il y aura des signes dans le soleil, la lune et les étoiles... et les vertus des cieux seront ébranlées... (Luc 21, 25-27).*

*Et il y aura en ces jours des tribulations telles que depuis le commencement de la création que Dieu fonda, jusqu'à présent, il n'y en eut jamais d'aussi grandes... (Marc 13, 19).*

« Après tout, disent certains, c'est peut-être la volonté de Dieu que le monde périsse », et ils parlent avec une souriante sérénité qui serait vraiment sublime, si elle venait d'un détachement de toutes choses.

Mais les gens qui prennent avec tant de grandeur d'âme la fin de tout dans le Déluge du Feu, s'épouvantent à l'idée de perdre leur place ou de déplaire à leur entourage ou de passer pour mauvais citoyen (en protestant contre la bombe, par exemple).

Leur imagination et leur bon sens sont si faibles qu'ils sont incapables même de peur animale. Ils vont où on les pousse, comme le bétail qu'on mène à l'abattoir, avec cette différence qu'ils y vont tout en philosophant, avec cette différence encore que nulle bête ne bâtit l'abattoir, et ne forge le couteau avec lequel elle se fait égorger.

*Afin qu'ils aient des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre...*

*Et Dieu endure le cœur de Pharaon...*

Virgile dit : « Ceux que Jupiter veut perdre, il les rend fous : *Quos vult perdere Jupiter dementat.* »

Jusqu'à ce qu'un étourdi parmi tant de millions d'étourdis fasse tout sauter, par mégarde.

## PRESTIGE, HONNEUR ET BOMBE

Il est vrai, nous dira-t-on, que la première bombe atomique a détruit d'un coup trois cent mille personnes, mais bien plus de trois cent mille furent détruites sans scandale par des bombes non atomiques en plusieurs coups. Le nombre ne fait rien à l'affaire.

Si l'on renonce à la bombe, il faut aussi renoncer au canon, au fusil, à l'épée. Mais alors il restera toujours assez de cailloux pour assommer le prochain.

Et les uns nous diront cela pour nous démontrer combien l'entreprise de désarmer les hommes, ou peu ou prou, est impossible et ridicule, vu que la guerre est inéluctable donc nécessaire, voire même salutaire et glorieuse, les autres parce qu'ils regardent la guerre comme un crime et trouvent impossible et ridicule de ne pas réclamer le désarmement total et immédiat.

À ces derniers nous répondrons que le désarmement total et immédiat ne peut pas être imposé et encore ceci que, si par hasard il pouvait être imposé, il resterait inopérant, puisque non seulement on peut tuer et se tuer avec la pierre, l'eau, le feu, le couteau à pain, l'encensoir, mais encore avec la langue, avec la haine et le mépris, avec l'indifférence.

Si l'on renonce à toute arme, il faut avant tout renoncer à la volonté de tuer.

Le désarmement ne peut donc être le premier pas. C'est le second. Le premier pas, c'est l'entente (je ne dis pas l'accord, je ne dis pas l'amour, pour m'en tenir à la moindre exigence, en deçà de laquelle il n'y a rien à faire).

Le désarmement total serait un tel désaveu de nos habitudes et de nos attitudes millénaires qu'on ne peut songer à l'accomplir en une fois : il y faut procéder peu à peu. C'est déjà beaucoup d'espérer un premier pas.

Le premier pas est de toute évidence celui dont tout être raisonnable doit reconnaître la nécessité, et sur lequel il ne peut refuser de sentir l'urgence de l'entente, sous peine de mort.

Voilà pourquoi nous insistons sur la Bombe, ce qui n'implique pas du tout l'approbation des autres armes.

Celui qui annonça « Qui use de l'épée périra par l'épée » n'a pas attendu l'invention de la Bombe pour condamner la guerre et montrer qu'elle porte son propre châtement.

Aux autres, à ceux qui justifient la guerre, nous ne contesterons pas la force de leur principal argument, qui est celui de la «défense légitime ». Nous ne contesterons pas à l'homme attaqué de nuit par surprise le droit de tuer son agresseur s'il ne trouve pas de meilleur moyen de sauver sa vie.

Nous ne contesterons pas que le fou furieux qui tire sur tous les passants doive être abattu, si c'est la seule façon de l'empêcher de nuire. Mais ce que nous affirmons avec force, c'est que ce sont des cas accidentels, des cas d'exception, des cas limites, et il faut se garder d'en faire des exemples et d'en tirer des lois générales, et surtout des théories de la légitimité.

La plupart des conflits humains se présentent tout autrement, font place à des solutions légales ou morales, bref, humaines, tandis que rendre coup pour coup jusqu'à ce que le plus fort ait raison de l'autre est de l'ordre du réflexe animal et n'a que faire de droit et de raison.

En cas de guerre, qui est l'agresseur ? Chacun dit que c'est l'autre. À telles enseignes qu'on appelle aujourd'hui le Ministre de la Guerre « Ministère de la Défense Nationale ». « Si tout le monde se défend, d'où vient l'attaque ? », demande Tolstoï. Si nous commençons à justifier la défense, il nous faudra poursuivre en justifiant l'attaque comme défense préventive, ou comme riposte à la provocation, ou comme révolte contre l'oppresseur, ou comme reprise d'un bien qui nous fut arraché,

Ou pour arracher au voisin un bien qui nous est nécessaire, ou dont il n'a que faire, ou qu'il a mal acquis,

Ou pour défendre notre honneur, remplir nos obligations, soutenir notre prestige,

Ou pour faire diversion aux scandales du régime, résoudre la question du chômage, détourner contre l'étranger nos ennemis de l'intérieur,

Pour fonder la paix sur la justice et la justice sur la force...

Et tandis que la chaîne des fureurs et des horreurs s'allonge, celle des justifications la double et renforce.

À quoi il n'y a rien à redire, sinon que les raisons sont trop bonnes. Tellement qu'il n'est aucune cause qui ne soit justifiée, aucune atrocité qui ne le soit en raison de la justice de la cause. Et cette masse de justifications si bien liées qu'on n'en peut récuser aucune couvre tout à fait le Cinquième Commandement de Dieu : *TU NE TUERAS PAS*

qui fut donné sur une table de pierre et sans marges, pour qu'on n'y pût pas accrocher de commentaires.

Aussi leur commentaire, ils ne l'ont pas mis à côté ni en dessous, mais au-dessus, et, à la place du commandement, il y a maintenant tous les enseignements et recommandations du contraire.

En conséquence de quoi la guerre vient comme un fléau. Et c'est un fléau fait de main d'homme.

Et tout le monde sait que c'est le châtement de Dieu.

À quoi reconnaît-on le châtement de Dieu ? À ceci que le coupable se l'applique avec zèle, avec acharnement, et l'ajuste lui-même à son cas.

*À l'enchaînement des violences légitimes, celles qui trouvent leur justification dans les torts de l'adversaire, il y a deux issues et il n'y en a que deux :*

Ou bien *la guerre perpétuelle*, comme l'Histoire le prouve ; et maintenant, avec l'avènement de la guerre totale et de l'arme absolue, la destruction totale.

Ou bien *la rupture de la chaîne, ou libération, ou conversion, ou encore Non-Violence*.

Celle que l'Évangile prêche et, cinq siècles plus tôt, Bouddha, et dix siècles avant Bouddha, Joseph, fils de Jacob Israël ; celle dont une tradition continue de saints, de sages, de prophètes a fixé les conditions spirituelles, les dispositions intérieures.

Tandis qu'en notre siècle en extrême péril, Gandhi en a montré les applications pratiques.

Montré que cette résistance par la Force de l'Esprit (car c'est bien de puissance et de lutte qu'il s'agit, non de résignation et d'acquiescement) est capable de repousser un envahisseur, fût-il mille fois mieux armé, fût-il installé dans le pays depuis plus d'un siècle.

Capable de relever une classe d'opprimés, comme le prouve la libération des parias.

Capable en quelques jours de mettre fin à une guerre, puisque les massacres des Hindous et des Pakistanais furent arrêtés net.

La Justice exige que nous combattions pour elle jusqu'à la mort, mais ces exemples historiques ouvrent la voie à d'autres formes de combat et enseignent que le recours à la guerre, douteux en tout temps, aujourd'hui désastreux, est désormais *inutile*.

Cela dit, et le fond de ma pensée avoué en deux mots, je retourne au premier point, je veux dire à la bombe, et rencontre ceux qui ne veulent me suivre jusqu'au bout, qui s'en tiennent à l'argument raisonnable et traditionnel que les armes sont justifiées par la nécessité de la guerre et la guerre par la nécessité de la défense.

Cela fût-il vrai – et on pouvait bien le croire au temps de Mac Mahon et même de Joffre et de Foch –, reste encore que les armes nucléaires sont spécifiquement différentes de toutes les autres. La quantité des victimes et des dégâts n'entre pas seule en ligne de compte. Il est des points critiques, des passages à la limite où la différence quantitative affecte la qualité même des choses et la nature des problèmes.

Si la guerre est acceptable jusqu'à un certain point comme défense, comme moindre mal, comme avantage sur le mal immédiat et certain qu'elle fait, du bien supérieur qu'on en espère, l'armement, de même, n'est acceptable que dans un équilibre entre les armes offensives et les défensives.

Le Moyen Âge, temps dit barbare, mais temps de légende et d'épopée, a pour caractère une remarquable supériorité des armes défensives.

Les armes offensives y sont presque aussi rudimentaires (leur forme et décoration miles à part) que celles du temps des cavernes : frondes, arcs et flèches, masses, haches, épées, lances, c'est à peu près tout.

Mais quelles merveilles techniques et quel génie inventif dans la défense ! Cotte de mailles, cuirasse complète de l'homme et du cheval, heaume à visièrre, gantelets articulés, écu : carapace mobile sur la carapace ; et puis murailles, doubles et triples courtines, fossés, plessis, pont-levis, grilles à clous, portes plaquées de métal, échauguettes, tours, créneaux, chicanes, barbicanes, mâchicoulis, et le donjon et les galeries souterraines.

Le chevalier est presque invulnérable, l'escalade des remparts souvent impossible. Il faut réduire citadelles et châteaux par la famine ou les prendre à trahison. Telle bataille historique s'est soldée par quelques dizaines de morts. L'ennemi renversé était fait prisonnier, relâché moyennant rançon, et souvent libéré sur parole. La guerre gardait une allure de tournoi, jeu parfois mortel, mais par accident, épreuve de vaillance et de maîtrise de soi.

Avec le canon et le mousquet, la prédominance des armes offensives s'accuse (et aussitôt les vertus chevaleresques tombent en désuétude et discrédit). La cuirasse se défonce, les murailles croulent. L'homme finit par se présenter à la mitraille la poitrine découverte, n'ayant pour défense que la chance de passer entre les baïonnettes et les boulets, pour bouclier que le rang de ceux qui le précèdent.

La première Guerre mondiale marque l'extrême limite du renoncement à toute défense, sinon la plus élémentaire, qui est de se terrer, de se jeter à plat ventre dans les trous et replis du terrain.

Les vagues d'assaut s'avancent, faisant rempart et rampe de centaines de milliers de cadavres.

À la fin, on voit reparaître un casque précaire pour garder des balles perdues, des éclats retombants et des cailloux, et, dans les derniers mois, des chars d'assaut pour forcer les tranchées.

Entre les deux Guerres tout un équipement défensif surgit, fondé sur de faux calculs, sur des théories stratégiques périmées. La Ligne Maginot s'élève, ou plutôt s'enfonce sous terre. Mais dès la première poussée, cette nouvelle Muraille de Chine fond, château de sable à la marée ; l'attaque aérienne avec ses troupes parachutées l'enjambe en se jouant et la prend à revers.

Il en fut de même à leur temps des blockhaus du Mur de l'Atlantique et de la



Ligne Siegfried.

Bien plus, le front des armées tout entier ne constitue qu'une protection très imparfaite de l'arrière-pays, sujet aux incursions aériennes et aux tirs à longue portée.

On pouvait y opposer la défense dite « passive », qui est de s'enfermer dans les caves, de tirer sur les avions ou de leur donner la chasse.

Contre les fusées, rien de tel n'aura d'efficace, et même les abris souterrains ne nous protégeront pas du bombardement atomique, s'il empoisonne durablement les surfaces où il faudra puiser l'air et la subsistance.

L'épée, arme noble.

Elle est offensive par la seule pointe, et par tout le reste défensive.

La Bombe est l'arme ignoble et défendue par définition, puisque sans parade.

Si la légitimité de la lutte, c'est la défense, l'Arme Absolue qui est sans parade est toute offense et absolument mauvaise.

Ce qui est absolument mauvais est aussi absurde.

On conçoit qu'un homme se sacrifie pour sa terre et pour son foyer, mais s'il sacrifie en même temps ce pour quoi il se sacrifie, il n'y a plus sacrifice, mais suicide et crime sans pardon.

Mourir dans la guerre nucléaire, c'est mourir trois fois : mourir soi-même, mourir en ses enfants, mourir avec la nature entière.

Ah, mes amis ! levez les yeux, levez vite les yeux vers le ciel pendant qu'il est encore bleu. Touchez la terre avant qu'elle s'effrite. Courez boire à la source avant qu'on l'empoisonne, vous baigner dans la mer avant qu'elle soit infestée. Mais surtout regardez vos enfants jouer avant qu'ils tombent en langueur, avant que leur sang tourne, avant qu'ils brûlent à petit feu.

Vous avez peur qu'ils se mouillent les pieds, pauvres petits ! Vous avez peur qu'ils prennent froid. Vous avez peur qu'ils manquent leur examen, pauvres enfants !

Mais des plaies savantes que leur préparent les chipoteurs d'atomes, vous n'avez nul souci, n'est-ce pas ?

Nous nous trouvons à un tournant de l'histoire où la France aurait pu jouer son rôle.

Nous ne croyons pas à la « vocation nucléaire de la France », nous croyons à sa vocation chevaleresque.

Les « moyens de destruction massive » sont la négation de toute vertu chevaleresque.

Exterminer l'ennemi mécaniquement, de loin et sans même l'avoir vu, hommes, femmes, vieillards indistinctement, c'est le contraire de toute justice, de tout honneur et de toute gloire.

Il s'agit bien de prestige ! Préparer à froid ce crime énorme est la marque de la plus grande couardise et bassesse ! Ruse inspirée par la terreur – et d'ailleurs ruse aveugle et qui se prend à son propre piège

Heureux les peuples qui n'ont pas cette tentation, et plus ceux qui savent y résister par grandeur d'âme ou simplement par bon sens !

Ceux qui n'ont pas la bombe sont aussi ceux qui ont le plus de chance d'en être préservés, quoi qu'on en dise.

Car si un conflit éclate entre deux possesseurs d'armes nucléaires, il sera fatalement nucléaire (les chefs d'État l'ont déclaré sans équivoque).

Mais si un conflit éclate entre une puissance munie et une démunie d'armes nucléaires, il est probable que la puissance munie s'en tiendra aux armes classiques, comme ce fut le cas dans la guerre de Corée, quoiqu'une victoire décisive n'ait pu être obtenue.

C'est d'autant plus probable que l'adversaire sera plus faiblement armé.

Le plus ambitieux et inhumain des conquérants ne peut trouver le moindre intérêt à régner sur des peuples désintégrés, à annexer des déserts radioactifs.

Parler de conquête comme de défense à coups d'engins atomiques, c'est faire preuve de tournures d'esprit désuètes, c'est se croire au bon vieux temps de Déroulède.

L'avenir est aux peuples sans Bombe. Ils représentent d'ailleurs la majorité, le fond, la réserve.

Auront-ils la lucidité de s'apercevoir que c'est un honneur, un avantage, et une assurance ? Sauront-ils faire front aux Désintégrateurs et les dissuader ?

Qui peut parler en leur nom, les défendre, les unir, se couvrir à leurs yeux de la gloire d'un sauveur, sinon celui qui pourrait posséder l'arme absolue, mais la refuse ? Celui qui la possède et y renonce.

Voilà le rôle de premier plan que la France aurait pu tenir et qu'elle pourrait encore prendre au prix d'un renoncement à des prétentions insensées et néfastes.

Va-t-elle continuer à se pousser entre des Grands, pot de terre entre deux pots de fer, susciter les défiances et les haines de toutes parts, se précipiter dans les travaux, les déboires et les dangers, à seule fin de revendiquer le droit d'avoir sa part à la Grande Destruction ?

Ou bien va-t-elle se montrer assez intelligente, assez libre, assez courageuse pour assumer cette mission qui la ferait louer et bénir par le monde entier et les générations futures ?

Publié par la Revue *Esprit* en février 1960